



Lettre de Pentecôte 2011
de l'Abbé Général Mauro-Giuseppe Lepori
à l'Ordre Cistercien

« Va, ton fils est vivant ! »

Très chers Frères et Sœurs,

Retraite à 4000 mètres

Pendant que je me trouvais en Bolivie, après avoir visité toutes nos communautés au Brésil, nos moniales de La Paz, qui conduisent avec foi et courage l'immense œuvre de leur Collège de 4500 élèves, m'ont accompagné dans leur domaine agricole d'Achocalla pour une journée de repos, dans la pureté des montagnes, à 4000m d'altitude, d'où on peut contempler les Illimani qui s'élèvent à plus de 6000m. Une journée un peu aussi de retraite spirituelle, pendant laquelle je repensais à tant de rencontres, tant d'expériences vécues dans l'immense Brésil plein de vie, et à toutes les expériences de sept mois comme Abbé Général. Partout le Seigneur m'avait offert la joie de rencontres avec des personnes et des communautés avec lesquelles est née une relation de communion, d'amitié, de fraternité. Lorsque naît un rapport d'amitié fraternelle avec les supérieurs et les communautés, mon cœur se remplit d'espérance, même face aux défis les plus difficiles.

C'est le paradoxe de la communion chrétienne que l'amitié accentue l'espérance justement en nous rendant plus sensibles aux problèmes et aux peines de ceux que le Seigneur nous fait rencontrer, et en même temps se renforce le sentiment d'impuissance à pouvoir être vraiment et efficacement une aide et un réconfort. Dans l'air raréfié d'Achocalla, je me demandais face à Dieu ce que réclamait de moi, de nous, la situation souvent si contradictoire de nos communautés. Il me revint à l'esprit l'Évangile du jour précédent, Jean 4,46-54, dans lequel un fonctionnaire du roi, angoissé à cause de la maladie de son fils, va trouver Jésus et voudrait qu'il descende avec lui à Capharnaüm pour le guérir. Jésus d'abord s'agace, comme s'Il se sentait exploité par la recherche continuelle de miracles de la part de tous, comme s'Il était fatigué de faire des miracles sans jamais obtenir la foi des gens, fatigué de constater que tous veulent ses miracles sans vraiment le vouloir Lui : « Si vous ne voyez pas des signes et des prodiges, vous ne croyez pas. » (4,48)

Le fonctionnaire insiste, mais on perçoit que sa question est devenue plus humble, plus mendicante et pauvre : « Seigneur, descends avant que mon enfant ne meure ! » (4,49). Que peut-il y avoir de plus pauvre, de plus impuissant, qu'un père qui ne peut plus rien faire pour son fils en train de mourir ?

Face à ce cri presque désespéré, Jésus surprend alors l'homme avec une parole pleine de certitude : « Va, ton fils est vivant ! » (4,50).

Imaginons-nous la confusion du père angoissé. Jésus lui annonce ce qu'il désire plus que tout. Et Il le lui communique comme une réalité déjà arrivée, comme un fait réalisé. Son fils est guéri, son fils est vivant !

Pour le fonctionnaire, pour l'instant, c'est seulement une parole. Face à lui, il y a seulement Jésus et la parole de vie qu'Il lui annonce. Mais c'est ici que commence la foi du fonctionnaire du roi et qu'un chemin nouveau s'ouvre pour sa vie : « Cet homme crut à la parole que Jésus lui avait dite et il se mit en chemin. » (4,50)

La foi est un chemin dont la direction et l'énergie sont la présence et la parole de Jésus. C'est un chemin de pauvreté parce que cet homme n'a plus que cette parole pour le soutenir et le guider. Toutes les autres sûretés sont sans valeur. Tout le chemin de sa vie est suspendu à la parole du Christ.

Une parole de vie

Pourquoi avons-nous souvent de la peine à vivre ainsi notre relation quotidienne avec la parole de Dieu, par exemple dans la liturgie, dans la lectio divina ? Peut-être justement parce que nous ne sommes pas assez conscients que la parole du Christ est une parole de vie. Et nous n'en sommes pas conscients parce que lorsque nous nous tournons vers Jésus, nous ne lui demandons pas vraiment la vie, comme le fit le fonctionnaire royal de notre Évangile.

Le Christ en effet nous annonce la vie, nous annonce toujours la vie. Chacune de ses paroles nous est confiée pour que nous vivions, et pour que tous autour de nous puissent vivre.

« Va, ton fils est vivant ! »

Cette parole est au fond le résumé de l'annonce chrétienne. Jésus Christ donne vie à tout ce que nous avons de plus cher. Et de cette façon Il donne vie aussi à nous. Pour ce père, la vie de son fils était sa vie, était la fécondité de sa propre vie. En assurant la vie du fils, Jésus ressuscite, ravive la paternité de cet homme, ravive son cœur angoissé, le sens de sa vie, de son travail, de sa famille.

« Va, ton fils est vivant ! » En s'attachant à cette parole, en se la répétant, cet homme a commencé à marcher dans la foi et dans l'espérance. À chaque tentation de ne pas croire que ce soit vrai, de penser qu'il ne s'agissait que d'une illusion, l'homme se répétait cette parole de vie, et découvrait que cette parole de Jésus devenait en lui comme une source jaillissante d'espérance, de confiance, de joie, qui transformait son regard sur les gens et les choses qu'il rencontrait sur le chemin. En se répétant cette parole, le

soleil brillait de plus en plus, le ciel était de plus en plus bleu, les champs plus dorés, les oliviers plus argentés, et toutes les personnes qu'il croisait en route étaient comme plus vivantes, plus belles, plus amies, plus liées à son destin. L'espérance de vie que la parole de Jésus mettait dans son cœur n'était plus seulement pour son fils. Elle était une espérance pour tous, une foi de vie pour tous.

Pourquoi cela ? Parce que cette parole le ramenait constamment à la présence du Christ, à son visage, à Celui qui avait prononcée cette parole et qui en restait la source constante. La parole restait parole du Christ, même si l'homme s'éloignait physiquement de Lui. Le Christ est le Verbe de vie qui reste présent et vivant dans chacune de ses paroles.

Et voilà que, gardant la parole de vie de Jésus, le fonctionnaire n'a pas eu à attendre d'arriver à la maison pour jouir du fruit de sa foi. Ses serviteurs « vinrent à sa rencontre ». Et que lui disent-ils ? Ils lui répètent à la lettre la parole de vie de Jésus : « Ton fils est vivant ! » (4,51).

Qui porte en soi avec foi la parole du Christ, la réalité vient à sa rencontre pour confirmer que cette parole est vraie, qu'elle n'est pas seulement une parole, mais un fait, un événement.

« Va, ton fils est vivant ! »

Peut-être est-ce vraiment cette parole que nous avons besoin de porter en nous sur le chemin personnel et communautaire de notre Ordre, et de toute l'Église. Nous avons besoin que la foi soit vie, rencontre la vie. Nous avons besoin que la foi nous fasse reconnaître et accueillir la vie que le Christ nous offre, que le Christ est pour nous.

Je me rends toujours plus compte, en visitant et en rencontrant les communautés de l'Ordre, jusqu'à présent en Europe et Amérique Latine, qu'en dernière analyse la raison de tant de problèmes et de malaises personnels et communautaires est vraiment le refus de la vie que Jésus-Christ nous offre. La foi en ce don est plus faible que tous nos problèmes, et la parole de vie que nous dit le Christ, qu'Il nous a dite lorsque nous L'avons suivi au début, et que toujours Il nous répète, parce qu'elle est une parole éternelle, est réduite au silence, étouffée, dans notre cœur et dans le dialogue entre nous, par le bruit que font beaucoup de choix de mort, ou par le bruit de choix qui ont l'apparence de choix de vie et qui éteignent la vie pleine et éternelle que nous offre le Seigneur.

Quel est l'homme qui veut la vie ?

Saint Benoît résume notre vocation dans l'appel à la vie pleine et heureuse que Dieu nous adresse. Le Seigneur, écrit-il dans le Prologue de la Règle, nous a cherchés dans la foule en criant : « Quel est l'homme qui veut la vie et désire voir des jours heureux ? » (RB, Prol. 14-15 ; Psaume 33,12). Dieu nous a cherchés pour que nous ayons la vie, et son « cri » au milieu de la foule ressemble au tourment du père qui demande à Jésus de guérir son fils. Dieu est tourmenté de nous donner la « vie, la vie vraie et éternelle » (RB, Prol. 17).

C'est seulement si nous disons « Oui ! », si nous disons « Moi ! », « Moi, je veux la vie ! », que nous répondons vraiment à notre appel, à notre vocation. Notre vocation est d'abord le désir tourmenté d'un Dieu qui veut donner la vie au monde.

Cependant, Benoît nous dit aussi que l'homme assoiffé de vie, Dieu le cherche comme « ouvrier » (Prol. 14). Qu'est-ce que cela veut dire? Cela veut dire que la vie vraie et éternelle et le bonheur demandent un travail de notre part. Ils sont un don de Dieu, mais un don non pour notre passivité, mais pour le travail de notre liberté.

Le travail fondamental de notre liberté est le choix, les choix que nous faisons. Nous pouvons travailler bien ou mal, choisir bien ou choisir mal, être de bons ou de mauvais ouvriers, même si Dieu nous a embauchés pour l'œuvre de la vie et du bonheur qui est l'œuvre de son Règne, l'œuvre de l'Évangile, l'œuvre de Dieu dans le monde.

Je suis étonné de voir combien cette conscience manque dans tant d'engagements de nos communautés. En général on fait beaucoup, on est très occupé, on cultive beaucoup de relations, beaucoup de contacts, et pas seulement dans les monastères qui ont des œuvres pastorales ou éducatives. Mais dans toute cette occupation, on ne perçoit pas toujours l'engagement pour l'œuvre de Dieu qui est la vie et le bonheur de l'homme. On choisit tant de choses, même bonnes et excellentes en soi, mais presque comme alternative au choix de la « vie vraie et éternelle ».

Le fait est que l'ouvrier que Dieu cherche est un ouvrier pour *Son* œuvre, pour l'œuvre de Dieu. C'est en choisissant l'œuvre de Dieu, une œuvre qui n'est pas nôtre, que nous vivons et sommes heureux, parce que l'œuvre de Dieu est la vie et le bonheur de l'homme, de toute l'humanité.

Je remarque souvent, dans les communautés, dans les personnes, et d'abord en moi-même, que le choix de notre œuvre, finalement, prévaut sur le choix de l'œuvre de Dieu. Nous choisissons notre œuvre, choisissons d'être ouvriers de nous-mêmes, surtout lorsque dans nos choix prévaut la soif de pouvoir, d'autonomie, d'individualisme.

Pourquoi avons-nous besoin de cela ? Certes, il y a en nous la racine du péché, la tendance à la rébellion vis-à-vis de Dieu et de son projet. Mais le Christ nous aide à comprendre que le vrai problème est que nous manquons de foi. Nous n'avons pas confiance dans l'œuvre de Dieu, nous ne croyons pas vraiment que le choix de l'œuvre de Dieu est un choix de vie et de bonheur pour nous. Nous préférons nous contenter du plaisir fragile et passager d'un peu de pouvoir, de quelque liberté que nous nous prenons, de quelque petit « règne » géré seulement par nous, tout renfermé dans nos mains. L'œuvre de Dieu, le Règne de Dieu, ne nous semblent jamais assez sûrs et féconds pour lâcher le reste.

La meilleure part

Cependant nous sommes malheureux, nous ne sommes pas contents. Combien de tristesse je trouve dans nos communautés ! Et combien de division ! En effet, si nous pouvons être unis et heureux dans l'œuvre de Dieu qui à tous assigne une place, une tâche

et une vocation d'amour, par contre, lorsque nous vivons pour notre propre œuvre, le partage et le don ne sont plus possibles. À la limite nous avons besoin de complices, d'alliés, mais plus souvent d'esclaves, pas de frères et de sœurs, pas d'amis avec lesquels partager la fatigue et la joie de l'infinie œuvre de Dieu.

Au Chili il y a un village qui s'appelle « *Peor es nada* - Rien de pire ». Il paraît que ce fut le commentaire amer du dernier des frères d'une grande famille de propriétaires fonciers lorsqu'il vit que cette terre lui était assignée en héritage.

Parfois j'ai l'impression que tant de nos frères et sœurs définissent ainsi ce que leur réserve la vie de communauté, la vocation cistercienne. Pourtant, même à nous, surtout à nous, est réservée « la meilleure part » (Lc 10,42), et il nous est promis « le centuple ici-bas et la vie éternelle » (cf. Mc 10,30). Autre chose que *peor es nada* !

Comment retrouver alors la vie et le bonheur de notre vocation ? Comment retrouver le choix de l'œuvre de Dieu comme la meilleure part qui nous est destinée ? Comment rénover notre oui au Dieu qui, en Jésus Christ, nous appelle à choisir la vie vraie et éternelle et heureuse, pour nous-mêmes et pour le monde ?

Avant tout, nous ne devons pas nous scandaliser de notre mesquinerie, de notre misère, ni de celle des autres. C'est aux pécheurs que le Christ est venu apporter le salut : « Ce ne sont pas les bien-portants qui ont besoin du médecin, mais les malades ; je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. » (Mc 2,17)

Souvent la critique réciproque dans les communautés vient justement de ce scandale face à notre fragilité structurelle, et finalement cache un manque de foi dans le Christ Médecin qui peut toujours nous guérir. Jusqu'à la fin, les disciples les plus proches de Jésus ont manqué de foi, de courage, d'intelligence, de gratuité. Ils étaient ambitieux et mesquins, assoiffés de pouvoir et pourtant si fragiles. Nous portons vraiment le trésor de notre vocation chrétienne et monastique dans des vases d'argile (cf. 2 Co 4,7), et le trésor ne change pas l'argile en or. Le vase vaut seulement s'il porte en soi le trésor. S'il le perd, il ne reste que l'argile.

Mais quel est ce trésor ?

Saint Paul l'exprime en synthèse avec une formule sublime : « Dieu, qui a dit : 'Que la lumière brille dans les ténèbres', a brillé dans nos cœurs pour faire resplendir la connaissance de la gloire de Dieu sur le visage du Christ. » (2 Co 4,6)

Le trésor est la connaissance de la gloire de Dieu sur le visage du Christ. Le trésor est la Face du Seigneur qui nous révèle toute la splendeur de la Trinité, du Dieu qui par amour a créé l'univers en commençant par la lumière, pour parvenir à se communiquer à notre cœur à travers le regard du Fils de Dieu fait homme. Le trésor est le regard de Jésus qui fixe le jeune homme riche avec amour et l'appelle à la liberté de tout quitter pour Le suivre : « Alors Jésus fixa son regard sur lui, il l'aima et lui dit : 'Une seule chose te manque : va, vends ce que tu as et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens ! Suis-moi !' » (Mc 10,21)

Le jeune homme riche a refusé cette vocation à la plénitude de vie, à la liberté et au bonheur dans une relation constante avec Jésus : « Il s'en alla tout triste ; en effet il possédait de grands biens. » (Mc 10,22)

« Il s'en alla tout triste ». Le vrai problème ne fut pas tant qu'il était attaché à ses biens, mais qu'il s'en alla, s'éloigna du Christ, se soustrayant ainsi à son regard, à son visage, et donc au vrai trésor de sa vie, ce qui lui aurait permis de reconnaître la vanité et l'inconsistance de tous ses autres biens. Le jeune homme riche ne s'est pas arrêté en présence de la face de Dieu qui le regardait avec amour. C'est là la vraie trahison de la vocation à suivre Jésus-Christ.

“Arrêtez-vous et sachez que moi, je suis Dieu”

Et nous qui avons dit oui, nous arrêtons-nous vraiment à la lumière de Sa Face ? Jamais je n'ai pris conscience comme depuis que je suis abbé général que nous devons commencer par nous arrêter. On repart seulement en s'arrêtant. Et jamais comme maintenant je ne me suis rendu compte que le cœur de la méthodologie de saint Benoît est justement de s'arrêter pour se remettre en présence de Dieu et dans les mains de Dieu pour que Lui-même nous rende instruments, ouvriers, de son œuvre, de son Règne. Je redécouvre, pour ma vocation et la vocation de tout l'Ordre, l'importance essentielle des premiers versets du chapitre 43 de la Règle de saint Benoît : « A l'heure de l'Office divin, aussitôt le signal entendu, on quittera tout ce qu'on a dans les mains, et l'on se hâtera d'accourir, avec gravité néanmoins afin de ne pas donner aliment à la dissipation. On ne préférera donc rien à l'Œuvre de Dieu. » (RB 43,1-3)

Souvent, dans nos monastères on pense que la participation à l'Office divin serait essentiellement une question d'équilibre entre activité et prière. C'est toujours comme s'il s'agissait d'équilibrer dans notre vie et dans la vie de la communauté *notre* travail et *notre* prière. Pour saint Benoît au contraire, le problème et le choix ne se jouent pas à ce niveau, à *notre* niveau. Le choix pour lui n'est pas entre deux activités que nous faisons. Pour lui, il s'agit au contraire du rapport entre l'œuvre de l'homme et l'Œuvre de Dieu, il s'agit du choix entre ce que nous faisons et ce que fait Dieu. L'Office divin n'est pas, évidemment, toute l'Œuvre de Dieu, mais il est le geste éducatif que saint Benoît insère de façon répétée dans notre journée pour nous aider à choisir l'Œuvre de Dieu dans tout ce que nous faisons, ou mieux : pour nous aider à nous insérer dans l'Œuvre de Dieu, nous-mêmes et tout ce que nous faisons. La Règle nous offre des instants communs d'interruption de notre ouvrage pour que notre liberté soit éduquée à consentir à ce que Dieu fait, à Dieu qui crée et vivifie, à l'Esprit Saint qui « est Seigneur et donne la vie » (*Credo*).

« Le Maître est là, il t'appelle » (Jn 11,28), dit Marthe à sa sœur Marie, et ce Maître est le Seigneur qui est en personne « la résurrection et la vie » (11,25).

Les frères et les sœurs qui négligent sans motif la prière commune, et parfois même l'Eucharistie, ne se rendent peut-être pas compte qu'ils ne sous-estiment pas seulement un acte liturgique, mais la vie nouvelle que Dieu veut toujours recréer en nous et en tout ce que nous faisons.

Saint Benoît utilise dans ce passage de la Règle la terminologie évangélique de l'appel des premiers disciples : « on quittera tout [*relictis omnibus*] ce qu'on a dans les mains, et l'on se hâtera d'accourir [*summa cum festinatione curratur*] ». Comment ne pas sentir l'écho de l'appel de Pierre et d'André, de Jacques et de Jean, de Matthieu le publicain, ou de Marie de Béthanie, qui laissent tomber de leurs mains les filets, l'argent, la maison et les affaires, pour suivre avec joie le Seigneur ? L'Office divin nous rend contemporains de Jésus et renouvelle la réalité évangélique de notre vocation et de notre vie à sa suite.

Si nous hésitons, si nous ne nous arrêtons pas, c'est souvent parce que nous n'acceptons pas de nous détacher de « tout ce que nous avons dans les mains ». Tous nous avons cette tendance à serrer trop les choses et les personnes que nous tenons dans nos mains. Les rapports, le travail, les responsabilités, les intérêts, les projets, nous-mêmes..., parfois nous serrons tout si fort que nous « étranglons » notre propre vie. Par peur de la perdre, nous la suffoquons.

Saint Benoît nous invite à la liberté des mains vides. Et il nous invite à vivre cela comme une fête : « *summa cum festinatione curratur* ». Il nous veut passionnés de l'Œuvre de Dieu, comme des amoureux qui courent au rendez-vous avec la personne aimée. Il nous veut assoiffés de vie, « comme la biche qui désire l'eau vive » (Ps 41,2).

« On ne doit rien préférer à l'Œuvre de Dieu. » (RB 43,3). La préférence est un choix qui produit le miracle de la prédominance. Ce qu'on préfère prévaut, c'est-à-dire prend la première place. Si l'Œuvre de Dieu est préférée, le miracle est qu'elle prévaudra en tout, dans toute notre vie, dans notre travail, dans nos projets, dans nos rapports, dans tout ce que nous sommes et faisons. Tout se transforme en Œuvre de Dieu, c'est-à-dire tout devient vie, parce que l'Œuvre de Dieu est la vie éternelle.

Il est vrai que dans nos communautés il y a beaucoup de problèmes, et beaucoup se plaignent. Cela vaut pour l'Ordre comme pour toute l'Église. Humainement, c'est vrai, il y a de quoi se préoccuper. Mais notre préoccupation est encore un sentiment que nous vivons avec les mains serrées sur ce qui nous tourmente. Nous nous préoccuons, nous désespérons, sans préférer le Christ et l'Œuvre du Père, sans permettre à Dieu d'intervenir, et de prendre dans ses mains tout ce qui nous préoccupe et qui va mal.

Le fonctionnaire royal de l'Évangile de Jean (4,46-54) s'est détaché de son fils mourant pour aller vers Jésus, et la distance entre Capharnaüm et Cana de Galilée correspond à une journée de chemin. Le fait de se détacher du fils, qui pour lui a dû être aussi douloureux que le sacrifice d'Abraham, a été un acte de foi qui lui a permis de retrouver son fils vivant et sain. Ce père est devenu pour son fils l'instrument de l'œuvre du Christ qui est la résurrection et la vie.

Grâce à sa foi, Jésus lui a redonné au centuple sa paternité. Qui est père sinon celui qui engendre son fils à la vie ? Ce père, en dénouant ses mains de l'étreinte par laquelle il tenait son fils mourant pour aller les présenter vides et impuissantes à Jésus, a reçu dans

la foi le don de la paternité du Christ Lui-même, et est ainsi devenu père au centuple, parce qu'instrument de la vie que seul le Christ peut donner.

Nous sommes destinés à cela en tout ce que nous devons être et faire.

De la maison d'Emmaüs au Cénacle de Jérusalem

Mais cette interruption qui nous est demandée par saint Benoît n'est pas seulement pour prier : il s'agit de nous arrêter pour prier *ensemble*, pour la prière commune. Au fond il s'agit de nous arrêter pour la rencontre de la communion avec Dieu avec la communion fraternelle.

C'est là l'Œuvre de Dieu à laquelle nous invite saint Benoît, et l'Église depuis sa naissance : « Alors ils revinrent à Jérusalem depuis le mont dit des Oliviers, qui est près de Jérusalem – la distance ne dépasse pas ce qui est permis le jour du sabbat. Entrés en ville, ils montèrent dans la chambre haute, où ils avaient l'habitude de se réunir (...). D'un seul cœur, ils participaient fidèlement à la prière, avec quelques femmes dont Marie, mère de Jésus, et avec ses frères. » (Ac 1,12-14)

Récemment, en Pologne, je méditais sur l'Évangile des disciples d'Emmaüs. Cela m'a frappé que leur retour à Jérusalem fut au fond une conversion qui les a portés de leur projet de vie individualiste à la communauté réunie au Cénacle, c'est-à-dire un retour de leur maison privée vers le Cénacle de la vie commune. Et c'est comme si à Emmaüs le Ressuscité avait disparu aussitôt à leurs yeux précisément pour ceci, pour qu'ils courent retrouver Sa présence au milieu des frères et sœurs réunis dans le Cénacle.

Les disciples d'Emmaüs, en s'éloignant de Jérusalem, et donc de la communauté des autres disciples du Christ, après la mort violente de leur Maître, ne savaient plus quoi faire. Avant, ils étaient disciples ; probablement un jour ils avaient tout quitté pour suivre le Christ, et lui étaient restés fidèles jusqu'à la fin. Mais lorsqu'Il est mort, ils ont perdu le seul point de référence de leur vocation. Après quelques jours d'hésitation et de peur, ils ont décidé de revenir à la maison, à Emmaüs, et de reprendre leurs activités habituelles. Jésus, pour eux, aurait été un souvenir, un souvenir cependant décevant, parce qu'ils attendaient tant de Lui, et voilà que tout était fini sans que leurs espérances soient satisfaites.

Combien est grande la tentation pour nous aussi de faire comme eux. Un jour, nous sommes entrés au monastère pour suivre Jésus-Christ, pour être avec Lui toujours, mais ensuite, avec le temps, il nous semble que nos attentes ont été déçues et peu à peu nous revenons à Emmaüs, à notre vie d'avant, à nos projets individuels, à l'organisation et à la gestion privée de notre temps, de notre travail, de l'argent, des relations, et même de la prière. Nous sommes convaincus d'avoir raison et nous nous disons que ce que nous faisons est de toute façon toujours pour le Christ, pour servir la communauté et l'Église, ou pour sauver les âmes. Et à cause de cela, il ne nous semble plus nécessaire d'être unis à ceux avec lesquels et à travers lesquels un jour nous avons rencontré Jésus, l'avons suivi et écouté. Nous nous éloignons de Jérusalem, nous nous éloignons du Cénacle, du lieu dans lequel le Christ nous a promis la Résurrection et le don de l'Esprit

Saint, du lieu dans lequel nous étions malgré tout unis aux Apôtres, à Marie, à tous les disciples.

Au commencement, nous nous sentons libres et soulagés de quitter cette compagnie de gens qui, sans Jésus, sont encore plus misérables et pauvres qu'avant. Mais le long du chemin individuel que nous faisons de Jérusalem à Emmaüs, lentement la tristesse nous prend, un sentiment de vide. Nous faisons tant de discours, nous nous engageons beaucoup, nous nous occupons de tant de choses, mais c'est comme si dans tout cela venait à manquer le sens, la valeur, la paix et la joie. La vie devient stérile, et nous sommes seuls, toujours plus seuls avec nos projets et nos activités. Même si entretemps Jésus est ressuscité et qu'on vienne nous le dire, nous ne croyons pas, nous sommes sceptiques, il ne nous semble pas possible qu'Il puisse être encore pour nous la source de la vie : « Nous espérions qu'il était celui qui aurait libéré Israël ; avec tout cela, trois jours ont passés depuis que ces choses sont arrivées. Mais quelques femmes des nôtres nous ont bouleversées ; elles se sont rendues de bon matin au tombeau et, n'ayant pas trouvé son corps, elles sont venues nous dire qu'elles ont même eu la vision d'anges, qui affirment qu'il est vivant. Quelques-uns des nôtres sont allés au tombeau et ont tout trouvé comme avaient dit les femmes, mais lui, ils ne l'ont pas vu. » (Lc 24,21-24)

La seule chose qui nous peut sauver de cet éloignement dans l'individualisme triste et stérile est que le Christ nous rejoigne par grâce, par miséricorde, et que sa présence et sa parole ramènent notre cœur à brûler du désir d'être avec Lui : « Reste avec nous, car il se fait tard et déjà le soleil se couche » (Lc 24,29).

Ce qui nous sauve, c'est la grâce de renouveler le désir et la demande que la présence du Christ empêche notre vie de sombrer dans notre tristesse. Ce qui nous sauve, c'est la miséricorde du Christ qui toujours vient nous rejoindre, même là où nous nous éloignons de Lui, pour nous parler et nous porter à désirer la plénitude de vie qu'Il veut nous offrir dans le fait d'être avec Lui. Ce qui nous sauve, c'est surtout l'événement de revoir tout à coup la lumière de sa Face, ses yeux, son regard d'amour sur nous, comme au premier jour.

Alors les disciples d'Emmaüs sont revenus à Jérusalem, ils sont revenus au Cénacle. Le Christ a disparu à leurs yeux pour qu'ils reviennent s'unir à la communion des personnes dans laquelle Il voulait rester toujours présent, en vertu de l'Eucharistie, de la prière commune, du don de l'Esprit Saint, du ministère des Apôtres, de la présence de Marie. Le Cénacle était aussi le lieu dans lequel Jésus, Seigneur et Maître, avait pris la dernière place, celle de l'esclave qui lave les pieds des autres, celle du pauvre qui nous ramène à reconnaître notre pauvreté et à ne pas vouloir dominer sur les autres.

C'est justement à ce retour d'Emmaüs à Jérusalem que saint Benoît nous invite dans toute sa Règle. Saint Benoît a fait l'expérience, après la période de solitude à Subiaco, que c'est surtout dans le Cénacle de la vie cénobitique que le Ressuscité apparaît et nous parle : « Pendant qu'ils parlaient de ces choses, Jésus en personne fut au milieu d'eux et dit : 'Paix à vous !' » (Lc 24,36).

“Nous n’avons même pas entendu dire qu’il existe un Saint-Esprit”

Mais pourquoi la décision pour la communauté nous coûte-t-elle tant ? Pourquoi la communion nous semble-t-elle moins attrayante que la solitude ?

Peut-être suffirait-il simplement de nous rappeler le motif essentiel pour lequel Jésus ressuscité, avant de monter au Ciel, a demandé aux disciples de rester unis dans le Cénacle. Le motif est le don de l'Esprit Saint. Jésus nous demande de rester ensemble pour accueillir l'Esprit. Parce que c'est l'Esprit Saint qui anime la communion et la prière, la communion fraternelle et la communion avec Dieu. L'Esprit est la Charité qui nous unit à Dieu et aux frères et sœurs. Ce que Jésus demande aux disciples n'est pas d'être capables de prier et d'aimer, mais de rester ensemble dans la prière comme pour ouvrir à l'Esprit l'espace vide correspondant à la plénitude d'amour et de prière qu'Il est. C'est là l'offrande chrétienne.

Nous par contre, nous pensons toujours que la communion fraternelle et la prière sont une tâche que nous devons réaliser par nos propres forces, et que Dieu est comme un garde-chiourme qui, sans rien faire, contrôle les travaux forcés assignés aux autres. Nous sommes un peu comme cette douzaine d'habitants d'Ephèse qui, lorsque saint Paul leur demanda s'ils avaient reçu l'Esprit Saint, durent répondre : « Nous n'avons pas même entendu dire qu'il existe un Esprit Saint. » (Ac 19,2)

La Règle de saint Benoît n'est pas normalement considérée comme très « charismatique ». Pourtant, les rares fois où l'Esprit Saint est mentionné sont significatives et répandent sur toute l'observance bénédictine et cistercienne un souffle de Pentecôte que nous ne devons pas négliger si nous voulons vivre avec joie et vérité notre vocation.

Saint Benoît mentionne par exemple l'Esprit Saint comme un don joyeux précisément alors qu'il parle de la période la plus exigeante de la vie dans le monastère : le Carême. Ici, Benoît lie la « joie de l'Esprit Saint » à la liberté de l'offrande. Il demande en effet, après avoir fait remarquer que « la vie du moine devrait conserver en tout temps l'observance du Carême » (RB 49,1), que « chacun, de son initiative, offre à Dieu, dans la joie de l'Esprit Saint, quelque chose de plus que la mesure qui lui a été fixée » (49,6). L'Esprit Saint est la plénitude du cœur, c'est-à-dire la joie, qui tout de suite remplit l'espace libre et vide que nous ouvrons à Dieu. La vraie liberté n'est pas de pouvoir, mais d'offrir ; pas d'être capables, mais disponibles ; pas d'être remplis, mais ouverts. Le pire défaut que nous puissions avoir est celui de nous sentir parfaits, parce que cela nous ferme à la plénitude des petits et des pauvres : le Don de l'Esprit.

Dans le même sens, saint Benoît mentionne l'Esprit Saint à la fin du chapitre sur l'humilité. Ici aussi, lorsque le moine a gravi tous les degrés de l'humilité, et est comme vidé de tout orgueil et de toute présomption, et de toute crainte, l'Esprit vient combler d'amour toute sa vie et sa personne ouverte à la grâce :

« Après avoir gravi tous ces degrés d'humilité, le moine parviendra bientôt à cet amour de Dieu, qui, devenu parfait, bannit la crainte. Grâce à cet amour, il accomplira sans peine, comme naturellement et par habitude, ce qu'auparavant il n'observait qu'avec frayeur. Il n'agira plus sous la menace de l'enfer, mais par amour du Christ, par l'accoutumance même du bien et par l'attrait des vertus. Voilà ce que le Seigneur daignera manifester dans son ouvrier, purifié de ses défauts et de ses péchés, grâce à l'Esprit Saint. »
(RB 7,67-70)

Oui, saint Benoît, comme nos pères et mères cisterciens, savait qu'il y a l'Esprit Saint et que sans Lui, nous ne pouvons rien faire. Voilà pourquoi il était joyeux et invitait à la joie, comme un enfant qui sait que ses parents ne lui demandent rien sans l'aider, et que tout ce qu'ils lui demandent est pour son bien et pour qu'il vive.

Demandons-nous alors, simplement, si, après tant d'années de vie chrétienne et monastique, nous savons ou non qu'il y a l'Esprit. Nous ne le savons peut-être pas encore. Je dois confesser que je ne le sais jamais assez. Mais il suffirait au moins d'avoir l'humilité des douze Ephésiens et de reconnaître de ne pas connaître l'Esprit, le Consolateur, le Père des pauvres, le doux Hôte de l'âme, le Feu de la charité, le Seigneur qui donne la vie. Alors, toujours comme aux habitants d'Ephèse, en vertu de notre baptême, ratifié avec notre profession monastique, l'Esprit nous sera aussitôt offert, en nous rendant joyeux dans la louange de Dieu, et en faisant de nous des prophètes (Ac 19,5-6), c'est-à-dire des témoins de la nouveauté de vie que le Christ ressuscité veut offrir à toute l'humanité.

* * *

Très chers Frères et Sœurs, avec gratitude, affection et humilité, je reste uni à vous tous pour demander et accueillir avec des mains vides le Paraclet, avec Marie, pour que tout l'Ordre, dans la variété de ses charismes et de ses observances, offre au monde un Cénacle accueillant et ouvert dans lequel l'Esprit du Père et du Fils puisse être un Don pour tous.

Rome, Pentecôte 2011



*Fr. Mauro-Giuseppe Lepori
Abbé Général O. Cist.*